

CHAPITRE III

La construction: naissance du «Kaimiloa»

Les problèmes à résoudre sont nombreux!

La liaison des bateaux est l'un des plus délicats: supposons les deux coques construites, comment les réunir entre elles? Quelles doivent être leurs relations avec la plate-forme? Un «tout» rigide? Je ne le pense pas, malgré les avis des nombreux experts nautiques; il faut, à mon avis, que coques et plate-forme fassent une unité, un tout sans doute, mais si ce tout doit avoir assez de résistance pour supporter les différentes poussées de la mer, il doit avoir aussi assez de souplesse pour les supporter avec harmonie: il ne sera pas rigide!

Les polynésiens d'autrefois (comme encore ceux d'aujourd'hui dans la fixation des balanciers de leurs pirogues) n'ont-ils pas résolu ce problème avec des amarrages en fibres et lianes?... Ceux-ci convenablement cordés n'ont-ils pas naturellement cette élasticité cherchée?

Je peux évidemment obtenir le même résultat avec certains «filins» modernes, mais ce serait peu pratique: les navigateurs d'autrefois étaient nombreux sur leur double pirogue: il pouvait y avoir une surveillance de tous les instants... et les rajustements des amarrages devaient être fréquents...

Je décide alors d'employer, pour remplacer le «filin,

des chaînes... et, pour garder le principe de souplesse, de leur adjoindre un système de ressorts travaillant à la compression: sous la plate-forme, rigide, les deux coques pourront légèrement «jouer»!

Je vais voir l'ingénieur d'un grand établissement de Iron Works et lui demande de bien vouloir étudier mon projet; il me dit toute sa joie de collaborer à la mise au point d'un des problèmes du futur «double canoë», et quelques semaines plus tard, à la suite de calculs, certainement très compliqués, de résistance, me présente le produit de son travail, et de celui de ses ateliers!...

Je reste un peu surpris du résultat: il st bien différent de l'idée que je m'en faisais... son ressort est si démesuré, dans l'échantillonnage des fers employés, que je suis tenté de lui demander si, par hasard, il s'était imaginé que je voulais réunir ensemble le *Queen Mary* et le *Normandie*?

Je lui laisse donc, aussi poliment que possible, l'objet résultant de ses calculs mathématiques, et décide de me fier à mon instinct.

Je rôde chez tous les marchands de vieilles ferrailles, ne trouve rien et suis secrètement heureux, car tous les marchands de vieilles ferrailles à Honolulu (comme en beaucoup d'autres endroits par le monde) sont des japonais... (tout le monde sait que les japonais ont besoin de fer, en auront surtout beaucoup besoin... bientôt). Des ressorts, achetés chez eux, n'auraient pas manqué de nous jouer un vilain tour, ces gens-là me fichent la «poisse»!

Je déniche, enfin, dans un cimetière de tramways électriques, un amas de pièces rouillés et, parmi elles, une douzaine de ressorts, en assez bon état. Je des-

Kaimiloa

sine de chic un moyen de les rendre compressifs, explique ma petite histoire à un forgeron, mi-chinois, mi-hawaïen, réputé très adroit... et cet homme qui n'est pas ingénieur, mais est intelligent, comprend avant même de savoir ce dont il s'agit (le croisement de chinois et d'hawaïens est connu pour donner le meilleur des produits humains... physiquement et intellectuellement...); il comprend et exécute le travail à merveille...

Deuxième problème... Quelles formes donner aux coques? Par suite de l'écartement, chacune d'elles est appelée à subir, surtout avec des mers du «travers», des poussées verticales et horizontales bien différentes; je sens, instinctivement, pourquoi les embarcations polynésiennes à voiles d'autrefois comme encore celles de beaucoup d'îles aujourd'hui, sont taillés en demi-lune avec des formes, évidemment aussi fines que possible pour la dérive, mais cependant avec des lignes immergées augmentant progressivement, très progressivement, le déplacement. L'une s'enfonçant dans l'eau, subit une poussée verticale de bas en haut; l'autre, se déjaugeant, de haut en bas. Elles agissent en définitive, sous les coups de la mer, comme le ferait un double ressort extensif et compressif... Que seront pour ces coques, ce que la «théorie du navire» appelle les «lignes d'eau»?... Je n'en sais rien. Là encore, je me fie à mon instinct... Je trace mes courbes, les imagine réalisées... et modifie... à vue de nez!... Rien de mathématique là dedans. Mais quand je vois les formes d'un bateau qui ne sont pas ce qu'elles devraient être pour le rôle qu'elles auront à jouer sur la mer, ça me tire les yeux de travers et ça me fait mal au ventre!

Je calcule aussi, pour ces chaînes à ressort qui bri-

deront la plate-forme aux deux coques, ds points d'attache différents de façon que les chaînes, forçant l'une après l'autre (et, par conséquent, les ressorts qui y sont attachés), les coups de mer soient encaissés progressivement, harmonieusement. Il ne faut pas de brutalité avec la nature: car la nature sera toujours la plus forte; comme elle n'est pas méchante, mais parfois brutale, il suffit de savoir lui résister à ces moments là, en cédant. Elle se venge toujours, tôt ou tard, de ceux qui, dans leur orgueil, s'imaginent l'avoir maîtrisée à jamais...

Troisième problème. Comment fixer la mâture au milieu de la plate-forme?

Un voilier ordinaire, pris sous la rafale, s'incline: l'angle de poussée du vent sur la toile, diminue donc, généralement, avec l'angle de gîte, ce qui permet une légèreté relative dans l'échantillonnage des bois et des haubans employés... mais sur un double canoë!...qui ne gîtera pas ou presque, il faut que tout tienne. Si quelque chose doit céder que ce soit, par exemple, un brin d'écoute, ce qui n'entraînerait qu'une avarie mineure. Il faut, en conséquence, un mât très solide... et solidement emplanté.

Quatrième problème. Le plus important celui-là car, à lui seul, il peut rendre le bateau (donc le voyage) possible ou impossible, avec un équipage aussi réduit que le nôtre: le gouvernail.

De toute nécessité, la double pirogue doit gouverner seule. La barre doit, comme celle du regretté *Fou Po*, rester des jours, des semaines, des mois amarrée. Il faut que, sous toutes les allures, au plus près, vent de travers, grand largue et même vent arrière, la pirogue navigue droit, sans que nous ayons à craindre de dangereuses embardées. Il faut que par toutes les mers,

Kaimiloa

elle garde une parfaite stabilité de route!...

Je vois déjà quelques yachtmen sourire. Quelle utopie! Pensent-ils.

On se souvient des controverses agitées, dans tous les yacht clubs du monde, quand parut le livre du capitaine Slocum, le premier des navigateurs solitaires à la voile, sans moteur! N'annonçait-il pas, ce Slocum, que son petit navire, le *Spray*, naviguait... tout seul... que, lui, restait des mois, sans même jeter un coup d'œil à la barre... Quel farceur! disait-on... c'est impossible!

Beaucoup pourtant s'attelèrent à la solution du problème: le gouvernail automatique. On en vint à imaginer des systèmes compliqués, avec voiles, poulies et «ficelles», agissant sur la barre dès que le bateau partait pour une embardée. Très joli sur le papier ou par beau temps! Une telle mécanique aurait pu, à la rigueur, fonctionner sous des conditions de brise et de mer régulières, mais je crains fort que ces conditions changeant (et la mer comme la femme se plaît à de soudaines sautes d'humeur), voiles, poulies et ficelle ne deviennent dans un grain une cause d'avarie supplémentaire... J'estime même que c'est là le meilleur moyen... automatique, de mettre le bateau dans une situation critique.

Or, c'est surtout par grosse mer, par forte brise, quand cinglent la pluie et les embruns... qu'on apprécie une «bonne longitude» dans sa couchette, et qu'on aimerait voir son bateau assez intelligent pour se débrouiller tout seul.

Le capitaine Slocum fait partie d'une catégorie d'humains, dont il est peu d'échantillons...

Il est simple et vraie; et sa vie, en harmonie avec son caractère, est simple et vraie; il est parti rouler les

mers sur son *Spray*... sans doute pour deux raisons: parce qu'il aimait vivre en mer et qu'il aimait vivre en lui-même. Pouvait-il, alors, ayant choisi cette vie qui le satisfaisait, présenter, à l'admiration de cette foule qu'il avait fuie, un récit de voyage, qui ne fût pas simple et vrai?

Il aurait pu, après avoir traversé les océans comme il nous l'apprend, la plupart du temps, allongé sur sa couchette, lisant un bon livre ou rêvant, décrire des souffrances imaginaires, son endurance, les longues heures d'ennui passées à la barre, ou ses luttes contre la mer sauvage, submergeant sa frêle embarcation... Que sais-je?

Il ne l'a pas fait. Il n'a certainement pas songé à le faire. Il est trop marin pour se mentir à lui-même, moins encore au public...

Son extraordinaire périple fut exempt de grandes aventures, il le dit. Son bateau resta des mois et des mois en route... Il le dit...

Et tout le monde de s'écrier

- Quel blagueur! Il nous raconte des histoires! Et son exploit ne fut pas salué comme il méritait de l'être... Inévitable n'est-ce pas?

Car si le monde salue parfois un geste avec enthousiasme, il tient à avoir des raisons pour cela..., quelque chose en échange! Qu'un pauvre diable ait souffert: parfait! Qu'il y ait laissé ses os: admirable! On s'empresse d'en faire un héros, temporairement au moins... Slocum accomplit son exploit tout tranquillement, tout simplement... Il le dit: on ne le croit pas... Quel fumiste!

Voici, pour ceux qui ignorent un peu de la vie des mers, la vérité: Slocum, faisant son voyage de l'est vers

Kaimiloa

l'ouest, ou généralement avec des brises portantes, démontre que l'accomplissement de son exploit sur un bateau capable de garder sa route, avec un gouvernail qui le dispense de gouverner, est presque un jeu «d'enfant»..., presque, je m'empresse de le dire, si vous avez un caractère «d'homme» qui vous incline à cette sorte de jeux d'enfant...

J'ai voulu toutes ces années faire remonter les vents et les courants du Pacifique par le *Fou Po*... de l'ouest vers l'est!... Idiot? Non pas! Je ne tenais pas à faire un «raid» et je ne conseille à personne de faire, pour le plaisir, une pareille navigation. Mon but était tout autre: je voulais étudier certains courants mal connus et aider à percer quelques-uns des mystères du Pacifique... Chacun ses goûts, n'est-ce pas?

Mon camarade et moi avons lutté trois ans pour aller de Chine aux îles Hawaiï. Nous avons fait sur l'eau plus de route qu'il n'en faudrait pour faire deux fois le tour du monde: Torres Strait à Honolulu nous a pris quinze mois... et durant ces quinze mois, que d'aventures! Pour n'en citer que quelques-unes, les cannibales de Papouasie si civilisés dans leurs rapports avec nous, les japonais des îles Marshall si sauvages, et pour clore la série: un naufrage... entre temps, bien d'autres!

Eh bien, cette même route, en sens inverse, le *Fou Po* l'aurait faite en deux mois... deux petits mois de belle navigation.... dans la couchette, gouvernail amarré...

Oui, je veux que la double pirogue gouverne seule... Nous ne retournerons pas cependant pour cela vers Torres Strait, courants et vents pour nous. Non, il y a encore par là-bas, vers le sud-est, un petit coin de mer qui m'intrigue,... et m'attire... et le double canoë y gouvernera seul!

Et la voilure? Quelle voilure comptez vous employer sur ce bateau?... me demande t-on souvent.

Je réponds: «une voilure chinoise!»

Et l'on rit! J'emploierai la voilure chinoise, quand même, ou plutôt dite chinoise... car quiconque aujourd'hui voit une toile tendue sur des bambous, l'associe à la jonque. On oublie (ou l'on ne sait pas) que l'emploi des bambous, dans une voilure de toile ou de natte, a, de tout temps, été connu des populations du Pacifique, et cela à une époque où les chinois ignoraient encore l'aventure des mers sur des bateaux à voile...

Pourquoi ce type de voilure? Pour beaucoup de raisons, dont je ne citerai que quelques-unes:

Première: son extrême facilité de manœuvre... Quelle est la manœuvre à la fois la plus délicate et la plus embêtante à la mer? La prise de ris n'est-ce pas? Le grain est sur vous, il faut amener en vitesse. La toile souvent n'amène pas. Il faut venir en «ralingue»... La toile bat, se déchire parfois. Le «gui» a des secousses nerveuses qui risquent de vous balancer à la patouille. Une voile ordinaire de même surface que celle qu'avait le *Fou Po*, demande deux hommes expérimentés à se débattre avec elle, plus un autre à la barre; et l'opération prend, si tout va bien, cinq à dix minutes pour que tout soit paré! Avec notre voile à bambous, que faut-il? Un homme et une minute... «File la drisse, garçon!» La voile se replie sur elle-même en accordéon, prend autant de ris qu'on le veut, automatiquement. Tourne, amarre; un petit coup pour embarquer le mou des écoutes, et... fini! Terminé pour la manœuvre: «Paré!...» Sur le *Fou Po*, le gouvernail, malgré la dimi-

Kaimiloa

nution de toile, n'avait même pas besoin d'être touché: le bateau gardait sa route: assez pratique n'est-ce pas?

Deuxième: inutilité d'avoir des voilures de rechange!... Appréciable encore: un trou dans la voile, une déchirure... peuh! Aucune importance!... On réparera plus tard... quand il fera beau, ou quand on arrivera dans une escale...; car le trou et la déchirure n'iront pas plus loin qu'un petit losange, enfermé entre un système de ralingues cousues sur la toile, en diagonale... Notre voile du *Fou Po*, en cotonnade très légère, a tenu le coup trois ans, sans être déverguée... des trous? Ah oui, souvent! La toile brûlée par le soleil aussi, n'a été bien souvent que ça: des trous! Seule tenait encore l'armature des ralingues... On naviguait quand même!... Rappelez vous ces silhouettes de jonques du Yangtsé... Leurs voiles ne sont plus que des bouts de chiffons cuits qui partent au vent, mais leur réseau intact de ralingues tendu sur les bambous garde le tout en forme. On peut toujours voir le paysage au travers... ça navigue quand même!...

Honolulu... «Queen's Hospital».

Janvier 1936

Me revoici à l'hôpital... J'y suis depuis quinze jours. On a dû arrêter la construction... Nous avons trouvé, entre Waikiki et le petit port d'Ala Moana, une ravissante petite plage à l'ombre des Algarobas... On nous a donné l'autorisation d'y construire; et en bordure de la route, face à la mer, se dressent nos «appartements»... une tente condamnée de l'armée américaine achetée 10 dollars... La toile en est un peu usée, et quand sur-

vient une de ces lourdes averses tropicales, la trame détendue par le soleil, surprise, n'a pas le temps de se ressaisir... et ça nous dégouline dans les couchettes. C'est là que le docteur, appelé il y a quinze jours par Tati affolé, me trouva... tordu de douleurs. Je savais ce que c'était; le docteur de Port Moresby me l'avait déjà dit... il y a deux ans: l'appendicite! On m'emmène à la minute même et m'opère quelques heures plus tard. Je savais que l'opération devait se faire un jour ou l'autre, mais à Honolulu... ça m'embêtait... le gold dollar! Le consul m'a annoncé que pour moi, l'hôpital serait gratis; un français égaré aux îles, il y a une vingtaine d'années, n'a-t-il pas légué en mourant une somme rondelette à l'hôpital pour qu'il y ait toujours deux lits gratuits, réservés à des français malades qui se trouveraient dans le besoin. Brave homme de français!

J'annonce la bonne nouvelle à Tati... c'est votre chance: il y a une place libre, faites-vous opérer aussi à l'œil! Il préfère garder son appendice!... Il serait pourtant mieux ici avec toutes ces jolies petites infirmières américaines, coréennes, japonaises et hawaïennes, qu'à se morfondre tout seul sous la tente...

Mars 1936.

Le travail a repris...

La tente et le «chantier» sont devenus un des points d'attraction de la ville et des îles...

Les deux quilles s'allongent sur le sable. Personne ne comprend: ce début de construction renverse toutes les idées des spécialistes... J'ai pourtant l'impression que ma démarche n'est pas trop idiote. J'ai supprimé la quille habituelle pour garder le mode de construc-

Kaimiloa

tion des polynésiens qui partaient, pour leurs embarcations de mer, du principe initial du dugout (tronc d'arbre évidé), lui adjoignant, pour en augmenter le plat bord, autant de grosses planches, adroitement ajustées en forme, qu'il le fallait.... A la place de cette quille: une épaisse poutre taillée en forme au-dessus de laquelle nous avons cloué les planches de la coque.

Jamais on n'a construit les fonds d'un bateau comme cela? Peut-être!... Mais c'est plus vite fait et cela me paraît plus solide...

Pour nous aider à scier les grosses pièces de bois, il nous faut un ouvrier. Mais seuls les japonais d'Honolulu s'occupent de construction et de réparation des bateaux. Plutôt mourir! Ils nous mettraient un «sort» dans les planches.

Un chinois se présente: il sait manier la scie et le rabot. C'est un charpentier de bungalow, spécialiste des toitures. Il n'a jamais mis un clou sur un bateau... Qu'importe, il les mettra où on lui dira de les mettre. Nous l'embauchons!

La population hawaïenne de notre voisinage s'intéresse beaucoup à la construction; les journaux nous ont mis en vedette, ont longuement parlé des recherches que je fais sur les migrations des polynésiens et leurs méthodes anciennes de navigation. Chaque jour nous recevons la visite d'un vieillard... Il s'assied sur une pièce de bois, nous observe et n'interrompt sa contemplation que pour interpellier tout indigène passant à portée de voix:

- Viens donc voir, crie t-il, viens donc voir!... C'est ici que sont ces deux français qui vont refaire notre histoire.

Et chacun s'approche, regarde, sourit et repart...

La population américaine, naturellement en sympathie pour tout projet d'apparence osé, ne peut pourtant, en majorité, que considérer cette construction... étrange, et notre intention de traverser les océans sur un double canoë... parfaitement folle... On ne nous désigne plus que sous le nom des two audacious but crazy frenchmen!

La presse, que notre aventure passionne de plus en plus, fait paraître article sur article, photo sur photo, marquant les moindres progrès de la construction...

Les autos ralentissent en face du chantier... quelques-unes s'arrêtent... distraites, et le petit magasin de Kam Look, le chinois d'en face, voit bien des tamponnements, des télescopages!...

Les curieux affluent sur le «chantier»: plus les bateaux réputés phénomènes prennent forme, plus les avis pleuvent nombreux. Chacun veut dire son petit mot, faire ses petites remarques, donner son conseil éclairé!... Beaucoup, pour varier les plaisirs, nous posent les questions les plus saugrenues... Bref, le «chantier» ne désemplit pas. J'en arrive à soupçonner le «Tourist Bureau» de s'être emparé de cette attraction nouvelle et inattendue, pour soudoyer les conducteurs de taxis. A chaque accostage de paquebots, Matson, President ou Empress, la tente et les deux coques reçoivent la visite curieuse de passagers et passagères, frais débarqués, les épaules encore chargées des «leis» de fleurs de l'arrivée... et les mains impitoyablement armées de kodaks et de «movie cameras»!

Faisant tous mes efforts pour garder intacte la belle réputation de politesse que possède à l'étranger, notre peuple, je m'efforce de donner à la foule des question-

Kaimiloa

neurs et des conseillers l'exquise impression de cet art difficile. J'ai fort à faire: je trouve bien vite à quel point la patience est une vertu rare et quelle fatigante maîtrise de soi-même il faut avoir, pour continuellement sourire à des gens... qu'on voudrait envoyer aux cent mille diables!

Un jour, excédé, j'écris sur la coque d'une des pirogues, cette simple prière:

«Je vous en prie, pas de questions!» (Please don't ask questions.)

Le résultat est magique: les questions s'arrêtent net. Hélas! En revanche, les conseils affluent de plus belle.

Je complète la sentence, ajoute sur un autre coin du bateau:

“We need more paints than an advice! (Nous avons plus besoin de pots de peinture que de conseils!)

Résultat de plus en plus magique, pas tant pourtant que je le souhaitais! Car si les conseils comme les questions cessent subitement, nul ne semble vouloir comprendre à fond l'esprit de l'inscription... et les jours passent, passent, sans que jamais paraisse à notre horizon le moindre petit pot de peinture!

Souvent, alors que nous faisons la sieste sous la tente, la toile d'entrée étant rabattue de façon à pouvoir relaxer, comme disent les américains, en paix, il nous vient de groupe de visiteurs, rôdant sur le chantier, des bribes de conversation, toutes empreintes de sympathie évidemment, mais où l'habituel mot *crazy* revient comme un leitmotiv. J'ai de toute ma vie, été accoutumé à ce genre d'épithète, mais tout de même, pas avec cette insistance... C'en devient une obsession...

Alors, à la collection des avertissements et avis, que j'ai en lettres claires, tracés sur le bois rugueux des coques, j'ajoute, incluant Tati dans le jugement: «we know we are crazy; so, please, don't try to prove it to us!» (nous savons que nous sommes timbrés, aussi, je vous en prie, ne prenez pas la peine de nous en informer!.)

Il nous faut neuf mois environ pour mettre au monde le deux jumeaux... plus d'un an avant de leur permettre leur entrée dans le monde... tout cela assez normal en somme!

Neuf mois, à première réflexion, paraîtrait un laps de temps assez conforme aux lois de l'enfantement. Mais, pour dire la simple vérité..., nous aurions pu faire mieux,... je veux dire plus vite! Quelques mois, quatre ou cinq, auraient suffi. Mais qui ne nous excuserait..., connaissant les îles Hawaii... et le charme de Honolulu?

Et puis, presque au début de la construction, survint dans ma vie un évènement... troublant..., une aventure qui devait me lier davantage, ou plutôt consacrer définitivement mon union avec le Pacifique...; pour tout dire, une aventure qui fut à la fois la plus belle des idylles et la plus troublante réalisation d'un rêve.

J'aurais voulu passer cette aventure sous silence, mais son importance morale dans la réussite du *Kaimiloa* est telle qu'il me faut ici la conter:

Le bateau grandissait...

Les hommes venus d'Europe et d'Amérique souriaient: ce bateau était si différent des leurs et ce qui est différent paraît souvent si ridicule! Les hommes

Kaimiloa

bruns des îles Hawaii, eux, venaient et regardaient sans rien dire...

Dans cette ironie des hommes de ma race et l'étonnement sans enthousiasme des indigènes, je sentais, peu à peu, s'infiltrer en moi le poison de la désespérance.

Un jour que, moins confiant, j'allais poursuivre ma tâche sans grand courage, je remarquai avec surprise, dans le matin rose, que quelqu'un m'avait précédé sur le «chantier».

Un cheval était attaché au tronc d'un algaroba... Je m'approchai.

Derrière l'une des coques du *Kaimiloa*, j'aperçus alors une femme. Elle se tenait debout, immobile, comme perdue dans une profonde rêverie; dans sa chevelure noire brillait une large fleur rouge d'ibiscus...

M'entendant approcher, elle tourna la tête et je vis, je dois le dire, je ne vis que deux grands yeux lumineux qui brillaient comme le font les étoiles dans les ciels purs des tropiques.

Je m'avançais vers elle et comme devant le noble vieillard de Molokaï lui demandai:

- Qui êtes-vous?

Elle sourit et doucement répondit:

- Que vous importe!

Et elle s'en fut vers l'algaroba pour y dénouer les rênes de son cheval.

Je l'arrêtai:

- Pourriez-vous, je vous prie, avant de partir, me dire pourquoi vous regardiez les deux coques de ce bateau si sérieusement alors que tout le monde en sourit?

- Je pensais, me dit-elle, en laissant ses beaux yeux errer devant elle comme s'ils se plongeaient dans l'avenir, je pensais que ces deux coques, un jour unies, partiront à la conquête de mers... et que, toujours unies, elles conquerront les mers.

- Qui êtes vous donc pour parler avec une telle assurance?

- Mon nom ne vous dira rien et sonnera sans doute à vos oreilles comme une musique barbare! Je suis Papaleaiaina... et de mon ancêtre Lonoikahaupu descendit Kamehameha, le conquérant des îles. Ma mère et ma grand-mère chantent encore contrairement à la coutume, parce que femmes, les généalogies que les hommes, hélas, ne chantent plus... Je sais par elles les exploits merveilleux des doubles pirogues de la Légende. Il y a plus de mille ans, mes ancêtres abordèrent ces îles sur un bateau pareil au vôtre. Ils venaient de très loin vers le sud... l'on dit qu'ils venaient d'un grand pays, beau comme le ciel qui un jour s'était effondré sur les flots. Leur Dieu les avait épargnés et ils partirent à la recherche d'autres terres... à l'aventure!... Ils découvrirent ces rivages. Mais savez-vous pourquoi le Ciel leur permit de découvrir ces îles perdues sur le grand océan? Les chants que récitent encore ma mère et ma grand-mère le disent: parce qu'ils avaient hissé leur voile ruinés de leurs biens mais riches de leur foi... Hissez votre voile, vous aussi, confiant dans les dieux de la mer, riche de votre foi et vous arriverez!

Elle se tut un moment, et ses yeux errants devant elle comme s'ils se plongeaient, plus profondément encore, dans l'avenir, elle reprit:

- Partez, partez sans crainte sur ce bateau de mes pères, dont on sourit ici! Partez avec foi et vous tra-

Kaimiloa

verserez les mers, toutes les mers, et vous arriverez, puisque tel est aujourd'hui le but de votre voyage, aux rives lointaines de votre pays de France...

Et, plus bas, elle ajouta:

- Peut-être aussi qu'un jour vous quitterez votre pays lointain pour retrouver nos îles... à la poursuite de votre rêve.

- A la poursuite de mon rêve? Que voulez-vous dire, comment savez-vous?

- Comment je sais? Que vous importe encore! Sachez seulement que ce rêve qui chante en vous, chante aussi, chante encore dans l'âme de beaucoup de chez nous, malgré le temps, malgré la perte des coutumes sacrées, malgré la mort qui les poursuit dans leurs corps.

Et, doucement, elle murmura:

- Comment je sais? C'est que votre rêve, monsieur, est peut-être aussi le mien!...

Et c'est depuis ce jour, depuis cette conversation dans le matin rose, que je me remettais au travail, souvent distrait et dans le plus confiant des enthousiasmes!...

Enfin, tout arrive.

Un beau jour d'août, une des coques est prête; on la déhale à marée basse au-dessus du «reef», presque deux cents mètres plus loin, à l'aide de palans et de rouleaux... L'ouvrier chinois nous aide; on prend tout son temps, n'avance que par petites secousses, mais on arrive... C'est ainsi que font les chinois... et ceux qui connaissent les chinois... A l'accorde du plateau de corail, la coque est lancée dans le chenal...

Trois semaines plus tard, la seconde coque vient re-

joindre la première. La plate-forme, son écartement, l'implanture de la mâture, tout a été calculé à terre...; les trous des boulons de fixation percés...; il n'y a plus qu'à réunir..., ajuster... et les coques seront attelées... si je ne me suis pas fichu dedans dans les mesures?

Quelques jours seulement après le lancement des deux coques, la plate-forme est en place: le *Kaïmiloa* est né!

Le mât de misaine, le premier, est fixé...; il nous aide à mâter le grand mât... Nous faisons tout cela seuls sans l'aide de personne... un point d'honneur.

Je raye alors du questionnaire habituel des curieux, pas mal de points d'interrogation. On ne peut plus, par exemple, me répéter: «comment diable, allez-vous les rejoindre ensemble?...» Ou encore: «Croyez-vous que vous arriverez à fixer votre mâture au milieu de cette plate-forme?...», etc, etc...

Toutes ces questions ne sont plus aujourd'hui condensées qu'en une seule, non moins énervante: «croyez-vous que tout «ça» tiendra?»

Et c'est bientôt le jour, le premier grand jour: le jour des «essais»!

Ai-je besoin de l'avouer? Je suis un peu inquiet! Quelque absolue confiance qu'on puisse avoir en soi, on a ses moments de doute. Depuis des mois, en somme dès ce projet de double canoë connu, des centaines de personnes, évidemment bien intentionnées, m'ont critiqué, déconseillé de poursuivre...

Je sens Tati lui-même, torturé dans son inaltérable confiance en moi; il a eu des vagues de dépression, que ne pouvaient manquer de soulever chez lui, l'air empoisonné de scepticisme qui nous entoure... Je lui

Kaimiloa

ai caché quand même pas mal de causes de découragement... car les échos les plus pessimistes me sont, par des voies détournées, arrivés aux oreilles: un officier de marine, de passage, et qui vint me visiter «au château» (c'est ainsi qu'on appelait la tente à Honolulu), à la nuit tombante, n'ayant donc pu rien voir de la construction, sauf quelques planches peut-être et quelques membrures, s'est empressé de raconter à Paris que mon projet est fou, qu'un pareil bateau ne tiendra jamais sur l'eau... que cela lui paraît un mode nouveau de suicide! Des amis très chers me signalent aussitôt l'opinion de cet «homme de métier», et me supplient en toute hâte d'abandonner!...

Notre agent consulaire, à chacune des rencontres, me manque pas de nous demander: «Hello! Et comment vont les deux cercueils?» Encourageant, n'est-ce pas!

Un amiral de la flotte américaine en visite à Pearl Harbour, me dit au cours d'un dîner:

- Si votre craft arrive en France, je rends mes étoiles!

Je veux pourtant que ce bateau soit français. M. Pecker s'adresse au consul général à San-Francisco...; mais le consul général a déjà donné son opinion..., dès le début de la construction:

- Que le capitaine de Bisschop se contente de ses connaissances maritimes de capitaine, sans vouloir y ajouter celles de charpentier de marine!

On me refuse le pavillon français, puis on trouve une formule souple et diplomatique qui permette de me le refuser tout en ayant l'air de vouloir l'accorder: on exigera une visite du Veritas ou du Lloyd; l'agent devra affirmer par écrit que ce bateau pourra se rendre... en France!... il faudra en outre que mon camarade et

Chap 3 : la construction de *Kaimiloa*

moi assurions, par écrit, que nous prenons toutes les responsabilités de notre geste!... La dernière condition seulement est possible! Je laisse «tomber»... L'agent consulaire m'apporte quand même un petit pavillon français...

- C'est à titre personnel, me dit-il... J'en ai parlé à San-Francisco... que le capitaine, m'a-t-on recommandé, sache bien que cela ne lui donne aucun droit de s'en servir!

- T'en fais pas, vieux!... Je l'arborerai quand même, le jour venu! Si on doit faire un trou dans l'eau... j'aimerais assez l'avoir en tête du mât..., et si on ne le doit pas, si les dieux nous font arriver en France... eh bien! alors on verra... peut-être bien qu'on oubliera alors mon indiscipline?

On a beau, sans être spécialement vaniteux, se croire doté par les dieux d'une sagesse moyenne, on ne peut que se laisser impressionner par la grande généralité des humains rencontrés, qui tous unanimement, s'accordent à vous cataloguer dans la série des êtres atteints de folie douce...

J'essaie bien de me confirmer que je n'invente rien, que cette idée de double pirogue que l'on décrète nouvelle, n'est qu'une idée morte que je fais revivre, et que d'ailleurs, une idée réputée nouvelle, eut de tout temps ses détracteurs, ... je n'arrive pas à dissiper une ombre d'inquiétude... Cette ombre se dissipe un jour, pourtant: le jour où le *Kaimiloa*, face au large, va pour la première fois, se servir de sa voilure: à cet instant précis, ma confiance, jusqu'ici troublée, se transforme comme par magie... s'affermi. Pourquoi? Mystère!

Kaimiloa

Mais je «sens» à ce moment-là que tout a été bien fait pour que le *Kaïmiloa* engage une lutte harmonieuse avec la mer. Et je sais que le *Kaïmiloa* affrontera la mer, les océans, tous les océans... victorieusement!